LE PRINCE

MARCASSIN.

LE PRINCE MARCASSIN,

CONTE;

PAR Mme LA COMTESSE D'AULNOY.

A.I.P. BIB.

1° R 72

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

LE PRINCE MARCASSIN,

CONTE.

Il y avait un roi et une reine qui vivaient dans une grande tristesse de ne point avoir d'enfans : la reine, encore belle, n'était plus jeune, et n'osait s'en promettre : cela l'affligeait beaucoup ; elle soupirait sans cesse, priant les dieux et toutes les fées de lui être favorables. Un jour qu'elle se promenait dans un petit bois, après avoir cueilli des violettes et des roses, elle cueillit aussi des fraises ; mais aussitôt qu'elle en eut mangé, elle fut saisie d'un si profond sommeil, qu'elle se coucha au pied d'un arbre et s'endormit.

Elle rêva qu'elle voyait passer en l'air trois fées, qui s'arrêtèrent au-dessus de sa tête. La première, la regardant en pitié, dit : Voilà une aimable reine à qui nous rendrions un service bien essentiel si nous la voulions douer d'un enfant. Je la doue, continua-t-elle, d'avoir un fils, le plus beau, le plus aimable et le mieux aimé qui soit au monde. Et moi, dit l'autre, je la doue de voir ce fils heu-

49. 1544

reux dans ses entreprises, toujours puissant, plein d'esprit et de justice. Le tour de la troisième étant venu pour douer, elle éclata de rire, et marmotta plusieurs choses entre ses dents, que la reine n'entendit point.

Elle se réveilla après quelques momens; elle n'aperçut rien en l'air ni au jardin. Hélas! dit-elle, je n'ai pas assez de bonne fortune pour que mon rêve se réalise : quels remercîmens ne ferais-je pas aux dieux et aux fées, si j'avais un fils! Elle cueillit encore des fleurs et revint au palais plus gaie qu'à l'ordinaire. Le roi s'en aperçut, et la pria de lui en dire la raison; elle s'en défendit, il la pressa davantage. Ce n'est point, lui dit-elle, une chose qui mérite votre curiosité; il n'est question que d'un rêve, vous me trouverez bien faible d'y ajouter quelque foi. Elle lui raconta qu'elle avait vu, en dormant, trois fées en l'air, et ce que deux avaient dit, que la troisième avait éclaté de rire, sans qu'elle eût entendu ce qu'elle marmottait.

Ce rêve, dit le roi, me donne, comme à vous, de la satisfaction; mais j'ai de l'inquiétude de cette fée de belle humeur,

car elles sont malicieuses, et ce n'est pas toujours bon signe quand elles rient. Pour moi, répliqua la reine, je crois que cela ne signifie ni bien ni mal : mon esprit est occupé du désir que j'ai d'avoir un fils, et que pourrait-il même lui arriver, en cas qu'il y eût quelque chose de véritable dans ce que j'ai songé? Il est doué de tout ce qui se peut de plus avantageux, plût au ciel que j'eusse cette consolation! Elle se prit à pleurer. Le prince l'assura qu'elle lui était si chère, qu'elle lui tenait lieu de tout.

Au bout de quelques mois la reine s'aperçut qu'elle était grosse : le royaume fut averti de faire des vœux pour elle; les autels offraient des sacrifices aux dieux pour la conservation d'un trésor si précieux. Les états assemblés députèrent pour aller complimenter leurs majestés; tous les princes du sang, les princesses et les ambassadeurs se trouvèrent aux couches de la reine : la layette pour ce cher enfant était d'une beauté admirable, la nourrice excellente. Mais la joie publique se changea bien en tristesse, quand, au lieu d'un beau prince, on vit naître un petit Marcassin! Tout le monde jeta de

grands cris qui effrayèrent fort la reine. Elle demanda ce que c'était, on ne voulut pas le lui dire, crainte qu'elle ne mourût de douleur : au contraire, on l'assura qu'elle était mère d'un beau garçon, et avait sujet de s'en réjouir.

Cependant le roi s'affligeait avec excès; il commanda que l'on mît le Marcassin dans un sac, et qu'on le jetât au fond de la mer, pour perdre l'idée d'une chose si tâcheuse : mais ensuite il en eut pitié, et pensant qu'il était juste de consulter la reine là-dessus, il ordonna qu'on le nourrît, et ne parla de rien à sa femme, jusqu'à ce qu'elle fût assez bien pour ne pas craindre de la faire mourir par un grand déplaisir. Elle demandait tous les jours à voir son fils : on lui disait qu'il était trop délicat pour être porté de sa chambre à la sienne, et elle se tranquillisait.

Pour le prince Marcassin, il le faisait bien nourrir, car il avait grande envie de vivre : il lui fit donner six nourrices, dont il y en avait trois à sec, à la mode d'Angleterre. Celles-ci lui faisaient boire à tous momens du vin d'Espagne et des liqueurs, qui lui apprirent de bonne heure à se connaître aux meilleurs vins.

La reine, impatiente de caresser son marmot, dit au roi qu'elle se portait assez bien pour aller jusqu'à son appartement, et qu'elle ne pouvait plus vivre sans voir son fils. Le roi poussa un profond soupir, et commanda qu'on apportât l'héritier de la couronne. Il était emmailloté comme un enfant dans des langes de brocard d'or. La reine le prit entre ses bras, et levant une dentelle frisée qui lui couvrait sa hure : hélas! que devint-elle à cette vue? ce moment pensa être le dernier de sa vie; elle jetait de tristes regards sur le roi, n'osant lui parler.

Ne vous affligez point, ma chère reine, lui dit-il, je ne vous impute rien de notre malheur; c'est ici, sans doute, un tour de quelque fée malfaisante; si vous voulez y consentir, je suivrai le premier dessein que j'ai eu de faire noyer ce monstre. Ah! sire, lui dit-elle; ne me consultez point pour une action si cruelle; je suis la mère de cet infortuné Marcassin : je sens ma tendresse qui sollicite en sa faveur; de grâce, ne lui faisons pas de mal, il est assez malheureux d'être né sanglier.

Elle toucha si fortement le roi par ses larmes et par ses raisons, qu'il lui pro-

mit ce qu'elle souhaitait; de sorte que les dames, qui élevaient Marcassinet, commencèrent d'en prendre encore plus de soin, car on l'avait jusqu'alors regardé comme une bête proscrite, qui servirait bientôt de nourriture aux poissons. Il est vrai que, malgré sa laideur, on lui remarquait des yeux tout pleins d'esprit; on l'avait accoutumé à donner son pied à ceux qui venaient le saluer, comme les autres donnent leur main; on lui mettait des bracelets de diamans, et il faisait toutes ces choses avec assez de grâce.

La reine ne pouvait s'empêcher de l'aimer; elle l'avait souvent entre ses bras, le trouvant joli dans le fond de son cœur, car elle n'osait le dire, de crainte de passer pour folle; mais elle avouait à ses amies que son fils lui paraissait aimable; elle le couvrait de mille nœuds de nonpareilles, couleur de roses; ses oreilles étaient percées, il avait une lisière avec laquelle on le soutenait, pour lui apprendre à marcher sur les pieds de derrière; on lui mettait des souliers et des bas de soie attachés sur le genou, pour lui faire paraître la jambe plus longue; on le fouettait quand il voulait gronder, enfin, on lui ôtait, autant qu'il était possible, les manières marcassines.

Un soir que la reine se promenait, le portant à son cou, elle vint sous le même arbre où elle s'était endormie, et où elle avait rêvé; le souvenir de son aventure lui revint fortement dans l'esprit: Voilà donc, disait-elle, ce prince si beau, si parfait et si heureux que je devais avoir! ô songe trompeur, vision fatale! ô fées! que vous ai-je fait pour vous moquer de moi? Elle marmottait ces paroles entre ses dents, lorsqu'elle vit croître tout d'un coup un chêne dont il sortit une dame fort parée, qui, la regardant d'un air affable, lui dit: Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassinet, je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. La reine la reconnut pour une des trois fées qui, passant en l'air lorsqu'elle dormait, s'étaient arrêtées, et lui avaient souhaité un fils. J'ai de la peine à vous croire, madame, répliqua-t-elle, quel esprit mon fils peut-il avoir, qui pourra l'aimer sous une si triste figure? La fée lui répliqua encore une fois: Ne t'afflige point, grande reine, d'avoir donné le jour à Marcassin,

je t'assure qu'il viendra un temps où tu le trouveras aimable. Elle se remit aussitôt dans l'arbre, et l'arbre rentra en terre, sans qu'il parût même qu'il y en eût en cet endroit.

La reine, surprise de cette nouvelle aventure, ne cessa pas de se flatter que les fées prendraient quelque soin de l'altesse bestiole: elle retourna promptement au palais pour en entretenir le roi; mais il pensa qu'elle avait imaginé ce moyen pour lui rendre son fils moins odieux. Je vois fort bien, lui dit-elle, à l'air dont vous m'écoutez, que vous ne me croyez pas; cependant rien n'est plus vrai que tout ce que je viens de vous raconter. Il est fort triste, dit le roi, d'essuyer les railleries des fées; mais où s'y prendront-elles pour rendre notre enfant autre chose que sanglier? Je n'y songe jamais sans tomber d'accablement. La reine se retira plus affligée qu'elle l'eût encore été; elle avait espéré que les promesses de la fée adouciraient le chagrin du roi; cependant il voulait à peine les écouter. Elle se retira, bien résolue de ne lui plus rien dire de leur fils, et de laisser aux dieux le soin de consoler son mari.

Marcassin commença à parler: comme font tous les enfans, il bégayait un peu, mais cela n'empêchait pas que la reine n'eût du plaisir à l'entendre, car elle craignait qu'il ne parlât de sa vie. Il devenait fort grand, et marchait souvent sur ses pieds de derrière. Il portait de longues vestes qui lui couvraient les jambes; un bonnet à l'anglaise de velours noir, pour cacher sa tête, ses oreilles et une partie de son grouin. A la vérité il lui venait des défenses terribles; ses soies étaient hérissées; son regard fier, et le commandement absolu.

Il mangeait dans une auge d'or, où on lui préparait des truffes, des glands, des morilles, de l'herbe, et l'on n'oubliait rien pour le rendre propre et poli. Il était né avec un esprit supérieur et un courage intrépide. Le roi, connaissant son caractère, commença à l'aimer plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Il choisit de bons maîtres pour lui apprendre tout ce qu'on pourrait. Il réussissait mal aux danses figurées, mais pour le passe-pied et le menuet, où il faut aller vite et légèrement, il faisait des merveilles. A l'égard des instrumens, il connut bien que

le luth et le tuorbe ne lui convenaient pas; il aimait la guitare et jouait joliment de la flûte. Il montait à cheval avec une disposition et une grâce surprenante; il ne se passait guère de jour qu'il n'allât à la chasse, et qu'il ne donnât de terribles coups de dents aux bêtes les plus féroces et les plus dangereuses. Ses maîtres lui trouvaient l'esprit vif et toute la facilité à se perfectionner dans les sciences. Il ressentait bien amèrement le ridicule de sa figure marcassine; de sorte qu'il évitait de paraître aux grandes assemblées.

Il passait sa vie dans une heureuse indifférence, lorsqu'étant chez la reine, il vit entrer une dame suivie de trois jeunes filles très-aimables. Elle se jeta aux pieds de la reine, et lui dit qu'elle la venait supplier de les recevoir auprès d'elle, que la mort de son mari et de grands malheurs l'avaient réduite à une extrême pauvreté; que sa naissance et son infortune étaient assez connues de sa majesté, pour espérer qu'elle aurait pitié d'elle. La reine fut attendrie, elle les embrassa, et lui dit qu'elle recevait avec plaisir ses trois filles (l'aînée s'appelait Ismène, la seconde Zélonide, et la cadette Martésie); qu'elle en prendrait soin, et ne se décourageât point; qu'elle pouvait rester au palais où l'on aurait beaucoup d'égard pour elle. La mère, charmée des bontés de la reine, baisa mille fois ses mains, et se trouva tout d'un coup dans une tranquillité qu'elle n'avait eue depuis long-temps. La beauté d'Ismène fit du bruit à la cour, et toucha un jeune chevalier nommé Coridon, qui ne brillait pas moins de son côté qu'elle brillait du sien. Ils furent frappés presqu'en même temps d'une secrète sympathie qui les attacha l'un à l'autre. Le chevalier était infiniment aimable; il plût, on l'aima. Et comme c'était un parti très-avantajeux pour Ismène, la reine s'aperçut avec plaisir des soins qu'il lui rendait, et du compte qu'elle en tenait. Enfin, on parla de leur mariage, tout semblait y concourir. Ils étaient nés l'un pour l'autre, et Coridon n'oubliait rien de toutes ces fêtes galantes, et de tous ces soins empressés qui engagent fortement un cœur déjà prévenu.

Cependant le prince avait ressenti le pouvoir d'Ismène dès qu'il l'avait vue, sans oser lui déclarer sa passion. Ah!

Marcassin, s'écria-t-il en se regardant dans un miroir, serait-il bien possible qu'avec une figure si disgraciée, tu osasses te promettre quelque sentiment favorable de la belle Ismène? Il faut se guérir, car de tous les malheurs, le plus grand, c'est d'aimer sans être aimé. Il évitait soigneusement de la voir; et comme il n'en pensait pas moins à elle, il tomba dans une affreuse mélancolie : il devint si maigre, que les os lui perçaient la peau. Mais il eut une grande augmentation d'inquiétude, quand il apprit que Coridon recherchait Ismène, qu'elle avait pour lui beaucoup d'estime, et qu'avant qu'il fût peu, le roi et la reine feraient la fête de leurs noces.

A ces nouvelles, il sentit augmenter son amour et diminuer son espérance; car il lui semblait plus facile de plaire à Ismène indifférente, qu'à Ismène prévenue pour Coridon. Il comprit que son silence achevait de le perdre; de sorte qu'il chercha un moment favorable pour l'entretenir. Un jour qu'elle était assise sous un berceau, et qu'elle chantait quelques paroles que son amant avait faites pour elle, Marcassin l'aborda tout ému, et lui demanda s'il était vrai, comme on lui avait dit, qu'elle allait épouser Coridon. Elle lui répliqua que la reine lui avait ordonné de recevoir ses assiduités, et qu'apparemment ça devait avoir quelque suite. Ismène, lui dit-il en se radoucissant, vous êtes si jeune encore, que je ne croyais pas que l'on pensât à vous marier; si je l'avais su, je vous aurais proposé le fils unique d'un grand roi qui vous aime, et qui serait ravi de vous rendre heureuse. A ces mots, Ismène pâlit: elle avait déjà remarqué que Marcassin, naturellement assez farouche, lui parlait avec plaisir; qu'il lui donnait toutes les truffes que son instinct marcassinique lui faisait trouver dans la forêt, et qu'il la régalait des fleurs dont son bonnet était ordinairement orné. Elle eut grand'peur qu'il ne fût le prince dont il parlait, et elle lui répondit : Je suis bien aise, seigneur, d'avoir ignoré les sentimens du fils de ce grand roi : peut-être que ma famille, plus ambitieuse que je ne le suis, aurait voulu me contraindre à l'épouser, et je vous avoue que mon cœur ne changera jamais. Quoi! répliqua-t-il, vous refuseriez une tête couronnée qui mettrait

sa fortune à vous plaire? Il n'y a rien que je ne refuse, dit-elle, j'ai plus de tendresse que d'ambition, et je vous conjure, seigneur, puisque vous avez commencé avec ce prince, de l'engager à me laisser en repos. Ah! scélérate, s'écria l'impatient Marcassin, vous ne connaissez que trop le prince dont je vous parle! sa figure vous déplaît; vous ne voudriez pas avoir le nom de princesse Marcassine; vous avez juré une fidélité éternelle à votre chevalier; songez cependant à la différence qui est entre nous, je ne suis point un Adonis, j'en conviens, mais je suis un sanglier redoutable; la puissance suprême vaut bien quelques agrémens naturels : Ismène, pensez-y, ne me désespérez pas. En disant ces mots, ses yeux étaient tout en feu, et ses longues défenses faisaient l'une contre l'autre un bruit dont cette fille tremblait.

Marcassin se retira. Ismène affligée répandit un torrent de larmes lorsque Coridon se rendit auprès d'elle. Ils n'avaient connu que les douceurs d'une tendresse; rien ne s'était opposé à ses progrès, et ils avaient lieu de se promettre qu'elle serait bientôt couronnée. Que devint ce jeune amant quand il vit la douleur de sa belle maîtresse! Il la pressa de lui en apprendre le sujet. On ne saurait représenter le trouble que lui causa cette nouvelle. Je ne suis pas capable, lui dit-il, d'établir mon bonheur aux dépens du vôtre : on vous offre une couronne, il faut que vous l'acceptiez. Que je l'accepte, grands dieux! s'écria-t-elle, que je vous oublie! et que j'épouse un monstre! Que vous ai-je fait, hélas! pour vous obliger de me donner des conseils si contraires à notre amitié et à notre repos? Coridon était saisi à un tel point, qu'il ne pouvait répondre; mais les larmes qui coulaient de ses yeux marquaient l'état de son âme. Ismène, pénétrée de leur commune infortune, lui dit cent et cent fois qu'elle ne changerait pas, quand il s'agirait de tous les rois de la terre; et lui, touché de cette générosité, lui dit cent et cent fois qu'il fallait le laisser mourir de chagrin, et monter sur le trône qu'on lui offrait.

Pendant que cette contestation se passait entr'eux, Marcassin était chez la reine, à laquelle il dit que l'espérance de guérir sa passion pour Ismène l'avait

obligé de se taire; mais qu'il l'avait combattue inutilement; qu'elle était sur le point d'être mariée; qu'il ne se sentait pas la force de soutenir une telle disgrâce, et qu'enfin il voulait l'épouser ou mourir. La reine fut bien surprise d'entendre que le sanglier était amoureux. Songe à ce que tu dis, lui répliqua-t-elle? Qui voudra de toi, mon fils, et quels enfans peux-tu espérer? Ismène est si belle, dit-il, qu'elle ne saurait avoir de vilains enfans; et quand ils me ressembleraient, je suis résolu à tout, plutôt que de la voir entre les bras d'un autre. As-tu si peu de délicatesse, continua la reine, que de vouloir une fille dont la naissance est inférieure à la tienne? Et qui sera la souveraine, dit-il, assez peu délicate pour vouloir un malheureux cochon comme moi? Tu te trompes, mon fils, ajouta la reine : les princesses moins que les autres ont la liberté de choisir; nous te ferons peindre plus beau que l'Amour même : quand le mariage sera fait, et que nous la tiendrons, il faudra bien qu'elle nous reste. Je ne suis pas capable, dit-il, d'une supercherie; je serais au désespoir de rendre ma femme malheu-

reuse. Peux-tu croire, dit la reine, que celle que tu veux ne le soit pas avec toi? celui qui l'aime est aimable; et si le rang est différent entre le souverain et le sujet, la différence n'est pas moins grande entre un sanglier et l'homme le plus charmant. Tant pis pour moi, répliqua Marcassin, ennuyé des raisons qu'elle lui alléguait; j'ose dire que vous devriez moins qu'une autre me représenter mon malheur : pourquoi m'avez-vous fait cochon? n'y a-t-il pas de l'injustice à me reprocher une chose dont je ne suis pas la cause? Je ne te fais point de reproches, ajouta la reine attendrie, je veux seulement te dire que, si tu épouses une femme qui ne t'aime pas, tu seras malheureux, et tu feras mon supplice : ne vaut-il pas mieux demeurer seul en paix? Il faudrait avoir plus d'indifférence que je n'en ai, madame, je suis touché pour Ismène; elle est douce, et je me flatte qu'un bon procédé avec elle, et la couronne qu'elle doit espérer, la fléchiront: quoi qu'il en soit, s'il est de ma destinée de n'être point aimé, j'aurai le plaisir de posséder une femme que j'aime. La reine le trouva si attaché à ce dessein,

qu'elle perdit celui de l'en détourner : elle lui dit de travailler à ce qu'il souhaitait, et sur-le-champ elle envoya querir la mère d'Ismène ; elle connaissait son humeur : c'était une femme ambitieuse, qui aurait sacrifié ses filles à des avantages au-dessous de celui de régner. Dès que la reine lui eut dit qu'elle souhaitait que Marcassin épousât Ismène, elle se jeta à ses pieds, et l'assura que ce serait le jour qu'elle voudrait choisir. Mais, lui dit la reine, son cœur est engagé; nous lui avons ordonné de regarder Coridon comme un homme qui lui était destiné. Eh bien ! madame, répondit la vieille mère, nous lui ordonnerons d'y renoncer. Le cœur ne consulte pas toujours la raison, ajouta la reine ; et quand il s'est déterminé, il est difficile de le soumettre. Si son cœur avait d'autres volontés que les miennes, je le lui arracherais sans miséricorde. La reine, la voyant si résolue, crut bien qu'elle pouvait se reposer sur elle du soin de faire obéir sa fille. En effet elle courut dans la chambre d'Ismène. Cette pauvre fille ayant su que la reine avait envoyé querir sa mère, attendait son retour ; et il est aisé d'imaginer son affliction, quand elle lui dit d'un air sec et résolu, que la reine l'avait choisie pour en faire sa belle-fille ; qu'elle lui défendait de parler jamais à Coridon, et que si elle n'obéissait pas, elle l'étranglerait. Ismène n'osa répondre à cette menace, mais elle pleurait amèrement, et le bruit se répandit aussitôt qu'elle allait épouser le Marcassin royal, car la reine, qui l'avait fait agréer au roi, lui envoya des pierreries, pour s'en parer lorqu'elle viendrait au palais.

Coridon, accablé de désespoir, vint la trouver malgré toutes les défenses qu'on avait faites de le laisser entrer. Il parvint jusqu'à son cabinet; il la trouva sur un lit de repos, le visage couvert d'un mouchoir qui était tout trempé de ses larmes. Il se jeta à genoux auprès d'elle et lui prit la main. Hélas, dit-il, charmante Ismène, vous pleurez mes malheurs ! Ils sont communs, répondit-elle ; vous savez, cher Coridon, à quoi je suis condamnée; je ne puis éviter la violence qu'on veut me faire que par la mort. Oui, je saurai mourir, plutôt que de n'être pas à vous. Non, vivez, lui dit-il, vous serez reine, peut-être vous ac-

coutumerez-vous avec ce prince. Cela n'est point en mon pouvoir, lui dit-elle, je n'envisage rien au monde de plus terrible qu'un tel époux. Les dieux, continua-t-il, vous préservent d'une résolution funeste, aimable Ismène! elle ne convient qu'à moi. Je vais vous perdre; je ne suis pas capable de résister à ma juste douleur. Si vous mourez, reprit-elle, je ne vous survivrai pas, et je sens quelque consolation à penser que la mort nous unira.

Ils parlaient ainsi lorsque Marcassin les vint surprendre. La reine lui raconta ce qu'elle avait fait en sa faveur, il courut chez Ismène lui découvrir sa joie; mais la présence de Coridon le troubla au dernier point. Il était d'humeur jalouse et peu patiente. Il lui ordonna, d'un air où il entrait beaucoup du sanglier, de sortir et de ne jamais paraître à la cour. Que prétendez-vous donc, cruel prince? s'écria Ismène, en arrêtant celui qu'elle aimait; croyez-vous le bannir de mon cœur comme de ma présence? Non, il y est trop bien gravé. N'ignorez donc plus votre malheur, vous qui faites le mien: voilà celui seul qui me puisse être cher; je n'ai que de l'horreur pour vous. Et moi, barbare, dit Marcassin, je n'ai que de l'amour pour toi; il est inutile que tu me découvres toute ta haine, tu n'en seras pas moins ma femme, et tu en souffriras davantage.

Coridon, au désespoir d'avoir attiré à sa maîtresse ce nouveau déplaisir, sortit dans le moment que sa mère venait la quereller: elle assura le prince que sa fille allait oublier Coridon pour jamais; qu'il ne fallait pas retarder des noces si agréables. Marcassin n'en ayant pas moins d'envie qu'elle, dit qu'il allait régler le jour avec la reine, parce que le roi lui laissait le soin de cette fête. Il est vrai qu'il n'avait pas voulu s'en mêler, parce que ce mariage lui paraissait désagréable, étant persuadé que la race marcassinique allait se perpétuer dans la maison royale. Il était affligé de la complaisance que la reine avait pour son fils.

Marcassin craignait que le roi ne se repentît du consentement qu'il avait donné à ce qu'il souhaitait; ainsi on se hâta de préparer tout pour cette cérémonie. Il se fit faire des rhingraves, des canons, un pourpoint parfumé; car il avait toujours

une petite odeur que l'on soutenait avec peine. Son manteau était brodé de pierreries, sa perruque d'un blond d'enfant, et son chapeau couvert de plumes. Il ne s'est peut-être jamais vu une figure plus extraordinaire que la sienne; et à moins que d'être destinée au malheur de l'épouser, on ne pouvait le regarder sans rire. Hélas! que la jeune Ismène en avait peu d'envie! on lui promettait des grandeurs, elle les méprisait, et ne ressentait que la fatalité de son étoile.

Coridon la vit passer pour aller au temple; elle semblait une victime que l'on va égorger. Marcassin la pria de bannir cette tristesse dont elle paraissait accablée, parce qu'il voulait la rendre si heureuse, que les reines de la terre en auraient envie. J'avoue, dit-il, que je ne suis pas beau; mais on dit que tous les hommes ont de la ressemblance avec des animaux: je ressemble plus qu'un autre à un sanglier, c'est ma bête; il ne faut pas pour cela m'en trouver moins aimable, car j'ai le cœur plein de sentimens et touché d'une forte passion pour vous. Ismène, sans répondre, le regardait d'un air dédaigneux, en levant les épaules, lui

laissant deviner l'horreur qu'elle ressentait. Sa mère lui faisait mille menaces: Malheureuse, lui disait-elle, tu veux nous perdre en te perdant; ne crains-tu point que l'amour du prince ne se tourne en fureur? Ismène, occupée de son déplaisir, ne faisait pas attention à ses paroles. Marcassin, qui la menait par la main, ne pouvait s'empêcher de sauter et danser, lui disant à l'oreille mille douceurs. La cérémonie achevée, après que l'on eut crié trois fois vive le prince Marcassin et la princesse Marcassine! il ramena son épouse au palais, où était préparé un repas magnifique. Le roi et la reine placés, la mariée s'assit vis-à-vis du sanglier, qui la dévorait des yeux, tant il la trouvait belle; mais elle était ensevelie en si grande tristesse, qu'elle ne voyait rien de ce qui se passait, et n'entendait pas même la musique. La reine la tira par sa robe, et lui dit à l'oreille: Ma fille, quittez cette sombre mélancolie, si vous voulez nous plaire; il semble que ce soit ici le jour de votre enterrement. Plaise à Dieu, madame, dit-elle, que ce soit le dernier de ma vie! Vous m'aviez ordonné d'aimer Coridon, il avait plutôt reçu

mon cœur de votre main que de mon choix; mais, hélas! si vous avez changé pour lui, je n'ai point changé comme vous. Ne parlez pas ainsi, dit la reine, j'en rougis de honte et de dépit; souvenez-vous de l'honneur que vous a fait mon fils, et de la reconnaissance que vous lui devez. Ismène ne répondit rien, elle laissa tomber sa tête sur son sein, et s'ensevelit dans sa première rêverie.

Marcassin était très-affligé de connaître l'aversion de sa femme pour lui; quelquefois il souhaitait que son mariage n'eût pas été fait; il voulait même le rompre sur-le-champ, mais son cœur s'y opposait. Le bal commença; les sœurs d'Ismène brillèrent fort, elles s'inquiétaient peu de ses chagrins, et concevaient avec plaisir l'éclat que leur donnait cette alliance : la mariée dansa avec Marcassin; c'était une chose épouvantable que d'être sa femme. Toute la cour était si triste, que l'on ne pouvait témoigner de la joie. Le bal dura peu, on conduisit la princesse à son appartement : après qu'on l'eut déshabillée en cérémonie, la reine se retira. L'amoureux Marcassin se mit au lit. Ismène dit qu'elle voulait écrire une lettre, et elle entra dans son cabinet dont elle ferma la porte, quoique Marcassin lui criât qu'il n'était guère heure de commencer des dépêches.

Hélas! en entrant dans ce cabinet, quel spectacle se présenta aux yeux d'Ismène! C'était Coridon qui avait gagné une de ses femmes pour lui ouvrir la porte du degré dérobé, par où il entra. Il tenait un poignard dans sa main. Non, dit-il, belle princesse, je ne viens point ici pour vous faire des reproches : vous juriez, au commencement de nos amours, que votre cœur ne changerait jamais, et vous avez consenti à me quitter! j'en accuse les dieux plutôt que vous; mais ni vous ni les dieux ne ferez que je supporte un tel malheur : en vous perdant, princesse, je dois cesser de vivre. A peine ces derniers mots étaient proférés, qu'il s'enfonça son poignard dans le cœur.

Ismène n'avait pas eu le temps de lui répondre. Tu meurs, cher Coridon, s'écria-t-elle, je n'ai plus rien à ménager dans le monde, les grandeurs me seraient odieuses, la lumière me deviendrait insupportable. Elle ne dit que ce peu de paroles, puis, du même poignard qui

fumait encore du sang de Coridon, elle se perça le sein, et tomba sans vie.

Marcassin attendait trop impatiemment la belle Ismène pour ne pas s'apercevoir qu'elle tardait long-temps à revenir, et l'appelait de toute sa force. Il se fâcha enfin, et courut à la porte du cabinet, qu'il fit enfoncer. Il y entra le premier. Hélas! quelle fut sa surprise de trouver Ismène et Coridon dans un état si déplorable : il pensa mourir de tristesse; ses sentimens étaient partagés entre l'amour et la haine. Il adorait Ismène, mais il connaissait qu'elle ne s'était tuée que pour rompre cette union. On courut dire au roi et à la reine ce qui se passait dans l'appartement du prince : tout le palais retentit de cris; Ismène était aimée et Coridon estimé. Le roi ne se releva point; il ne pouvait entrer aussi tendrement que la reine dans les aventures de Marcassin; il lui laissa le soin de le consoler.

Elle le fit mettre au lit, mêla ses larmes aux siennes; et quand elle put lui parler, elle tâcha de lui faire concevoir qu'il était heureux d'être délivré d'une personne qui ne l'aurait pas aimé, ayant

le cœur rempli d'une forte tendresse, et qu'elle était persuadée qu'il se trouverait heureux de l'avoir perdue. N'importe, s'écria-t-il, je voudrais la posséder, dût-elle m'être infidèle: je ne peux dire qu'elle ait cherché à me tromper par de feintes caresses; elle m'a montré son horreur pour moi, je suis cause de sa mort. La reine le vit si affligé, qu'elle laissa auprès de lui les personnes qui lui étaient le plus agréables, et se retira.

Lorsqu'elle fut recouchée, elle rappela dans son esprit tout ce qui lui était arrivé depuis le rêve où elle vit les trois fées. Que leur ai-je fait, disait-elle, pour les obliger à m'envoyer des afflictions si amères? J'espérais un fils aimable et charmant, elles l'ont doué de marcassinerie : c'est un monstre de nature; la malheureuse Ismène a mieux aimé se tuer que de vivre avec lui; le roi n'a pas eu un moment de joie depuis la naissance de ce prince infortuné, et moi je ne puis le voir sans tristesse.

Comme elle parlait ainsi en elle-même, elle aperçut une grande lueur dans sa chambre, et reconnut près de son lit la fée qui était sortie d'un arbre dans le

bois, qui lui dit : O reine! pourquoi ne veux-tu pas me croire, ne t'ai-je pas assuré que tu recevrais beaucoup de satisfaction de ton Marcassin? doutes-tu de ma sincérité? Hé! qui n'en douterait? dit-elle, je n'ai encore rien vu qui réponde à la moindre de vos paroles : que ne me laissiez-vous sans héritier, plutôt que de m'en donner un comme celui-là! Nous sommes trois sœurs, dit la fée, il y en a deux bonnes, l'autre gâte tout le bien que nous faisons : c'est elle que tu vis rire lorsque tu dormais. Sans nous, tes peines seraient plus longues, mais elles auront un terme. Ah! ce sera par la fin de ma vie ou par celle de mon Marcassin! dit la reine. Je ne puis t'en instruire, dit la fée, il m'est seulement permis de te soulager par une espérance. Elle disparut aussitôt, laissant la chambre parfumée d'une odeur agréable, et la reine se flatta d'un changement favorable.

Marcassin prit grand deuil; il passa bien des jours enfermés dans son cabinet, y griffonna plusieurs cahiers qui contenaient de sensibles regrets, et fit graver ces vers sur le tombeau de sa femme :

Destin rigoureux, loi cruelle!
Ismène, tu descends dans la nuit éternelle!
Tes yeux, dont tous les cœurs devraient être charmés,
Tes yeux sont pour toujours fermés.
Destin rigoureux, loi cruelle!
Ismène, tu descends dans la nuit éternelle.

Tout le monde fut surpris d'un souvenir si tendre pour une personne qui lui avait témoigné tant d'aversion. Il entra peu à peu dans la société des dames, et fut frappé des charmes de Zélonide, sœur d'Ismène : elle n'était pas moins agréable qu'elle, et lui ressemblait beaucoup : cette ressemblance le flatta. Lors il l'entretint : il lui trouva de l'esprit, de la vivacité, et crut qu'elle pouvait le consoler de la perte d'Ismène. Elle lui faisait mille honnêtetés, car il ne lui entrait pas dans l'esprit qu'il voulût l'épouser. Un jour que la reine était seule dans son cabinet, il s'y rendit avec un air plus gai qu'à l'ordinaire : Madame, lui dit-il, je viens vous demander une grâce, et vous supplier en même temps de ne me point détourner de mon dessein, car rien au monde ne me saurait ôter l'envie de me remarier : je veux épouser Zélonide; parlez-en au roi, afin que cette affaire ne tarde pas. Ah! mon fils, dit la reine,

quel est donc ton dessein? as-tu déjà oublié le désespoir d'Ismène et sa mort tragique? espères-tu que sa sœur t'aimera? es-tu devenu plus aimable? Rends-toi justice, mon fils, ne donne point tous les jours des spectacles nouveaux: quand on est fait comme toi on doit se cacher. J'y consens, madame, répondit Marcassin; c'est pour me cacher que je veux une compagne; les hiboux trouvent des chouettes, les crapauds des grenouilles, les serpens des couleuvres; suis-je au-dessous de ces vilaines bêtes? Mais vous cherchez à m'affliger: il me semble qu'un marcassin a plus de mérite que tout ce que je viens de nommer.

Hélas! mon cher enfant, dit la reine, les dieux me sont témoins de l'amour que j'ai pour toi, et du déplaisir dont je suis accablée en voyant ta figure. Lorsque je t'allégue tant de raisons, ce n'est point pour t'affliger; je voudrais quand tu auras une femme, qu'elle fût capable de t'aimer autant que je t'aime; mais il y a de la différence entre les sentimens d'une mère et ceux d'une épouse.

Ma résolution est fixe, dit Marcassin; je vous supplie, madame, de parler dès aujourd'hui au roi et à la mère de Zélonide, afin que mon mariage se fasse. La reine lui donna sa parole; mais quand elle en entretint le roi, il lui dit qu'elle avait des faiblesses pitoyables pour son fils, et qu'il était certain de voir arriver encore des catastrophes d'un mariage si mal réglé. Bien que la reine en fût aussi persuadée que lui, elle insista, voulant tenir à son fils la parole qu'elle lui avait donnée. Elle pressa si fort le roi, qu'il lui dit de faire ce qu'elle voudrait; que s'il lui en arrivait du chagrin, elle n'en accuserait que sa complaisance.

La reine étant revenue dans son appartement, y trouva Marcassin qui l'attendait avec impatience : elle lui dit qu'il pouvait déclarer ses sentimens à Zélonide, que le roi consentait à ce qu'il désirait, pourvu qu'elle y consentît elle-même, parce qu'il ne voulait employer son autorité à faire des malheureux. Je vous assure, madame, lui dit Marcassin, avec un air fanfaron, que vous êtes la seule qui pensez si désavantageusement de moi; je ne vois personne qui ne me loue et ne me fasse apercevoir que j'ai mille bonnes qualités. Tels sont les cour-

tisans, dit la reine, et telle est la condition des princes; les uns louent toujours, les autres sont toujours loués; comment connaître ses défauts dans un tel labyrinthe? Que les grands seraient heureux, s'ils avaient des amis plus attachés à leurs personnes qu'à leur fortune! Je ne sais, madame, dit Marcassin, s'ils seraient heureux de s'entendre dire des vérités désagréables : de quelque condition qu'on soit, on ne les aime point : par exemple, à quoi sert que vous me mettiez toujours devant les yeux qu'il n'y a point de différence entre un sanglier et moi; que je fais peur; que je dois me cacher? n'ai-je pas des obligations à ceux qui me font des mensonges favorables, et qui me cachent les défauts, que vous êtes si soigneuse de me découvrir?

O source d'amour-propre! s'écria la reine, de quelque côté qu'on jette les yeux, on en trouve toujours. Oui, mon fils, vous êtes beau, vous êtes joli, je vous conseille encore de donner pension à ceux qui vous en assurent. Madame, dit Marcassin, je n'ignore point mes disgraces, j'y suis plus sensible qu'un autre; mais je ne suis pas le maître de me rendre ni plus grand ni plus droit, de quitter ma hure de sanglier pour prendre une tête d'homme, ornée de cheveux : je consens qu'on me reprenne sur ma mauvaise humeur, l'inégalité, l'avarice, enfin sur toutes les choses qui peuvent se corriger; mais à l'égard de ma personne, vous conviendrez que je suis à plaindre, et non pas à blâmer. La reine, voyant qu'il se chagrinait, lui dit que puisqu'il était si entêté de se marier, il pouvait voir Zélonide, pour se décider avec elle.

Il avait trop envie de finir la conversation, pour demeurer avec sa mère. Il courut chez Zélonide, entra dans sa chambre, et, l'ayant trouvée, il l'embrassa et lui dit : Ma petite sœur, je viens t'apprendre une nouvelle qui sans doute ne te déplaira pas; je veux te marier. Seigneur, lui dit-elle, quand je serai mariée de votre main, je n'aurai rien à souhaiter. Il s'agit, continua-t-il, d'un des plus grands seigneurs du royaume, mais il n'est pas beau. N'importe, dit-elle, ma mère a tant de dureté pour moi, que je serai trop heureuse de changer de condition. Celui dont je te parle, ajouta

le prince, me ressemble beaucoup. Zélonide le regarda avec attention, et parut étonnée. Tu gardes le silence, ma petite sœur, lui dit-il, est-ce de joie ou de chagrin? Je ne me souviens point, seigneur, dit-elle, d'avoir vu personne à la cour qui vous ressemble. Quoi! tu ne peux deviner que je veux te parler de moi? Oui, je t'aime, et je viens t'offrir de partager mon cœur et ma couronne. Qu'entends-je? s'écria Zélonide. Ce que tu entends, ingrate? dit Marcassin, tu entends la chose du monde qui devrait te donner le plus de satisfaction; peux-tu espérer d'être reine? J'ai la bonté de jeter les yeux sur toi; songe à mériter mon amour. Non, lui dit-elle, il y a tant de personnes plus aimables et plus ambitieuses que moi; que n'en choisissez-vous une qui comprenne mieux l'honneur que vous me faites? je ne souhaite qu'une vie tranquille et retirée, laissez-moi maîtresse de mon sort. Tu ne mérites guère les violences que je te fais, s'écria-t-il, pour t'élever sur le trône; mais une fatalité qui m'est inconnue, me force à t'épouser. Zélonide ne lui répondit que par ses larmes.

Il la quitta, rempli de douleur, et alla trouver sa belle-mère pour lui découvrir ses intentions, afin qu'elle disposât Zélonide à faire ce qu'il désirait. Il lui raconta ce qui venait de se passer entre eux, et la répugnance qu'elle avait témoignée pour un mariage qui faisait sa fortune et celle de toute sa maison. L'ambitieuse comprit assez les avantages qu'elle en pouvait recevoir : elle était bien plus affligée de la mort d'Ismène, par rapport à ses intérêts, que par rapport à sa tendresse, et elle ressentit une extrême joie, que le crasseux Marcassin voulût prendre une nouvelle alliance dans sa famille. Elle se jeta à ses pieds, et lui rendit mille grâces pour cet honneur. Elle l'assura que Zélonide lui obéirait, ou qu'elle la poignarderait à ses yeux. Je vous avoue, dit Marcassin, que j'ai de la peine à lui faire violence; mais si j'attends qu'on me jette des cœurs à la tête, j'attendrai le reste de ma vie; toutes les belles me trouvent laid, je suis cependant résolu de n'épouser qu'une fille aimable. Vous avez raison, seigneur, répliqua la maligne vieille; si elles sont mécontentes, c'est

qu'elles ne connaissent point leurs véritables avantages.

Elle fortifia si fort Marcassin, qu'il lui dit que c'était une chose résolue, et qu'il serait sourd aux larmes et aux prières de Zélonide. Il retourna chez lui choisir tout ce qu'il avait de plus magnifique, et l'envoya à sa maîtresse. Comme sa mère était présente lorsqu'on lui offrit des corbeilles d'or remplies de bijoux, elle n'osa les refuser; mais elle marqua une indifférence pour tout ce qu'on lui présentait, excepté pour un poignard, dont la garde était garnie de diamans. Elle le mit à sa ceinture, par ce que les dames de ce pays-là en portaient.

Puis elle dit : Je suis trompée si ce n'est ce même poignard qui a percé le sein de ma pauvre sœur? Nous ne le savons point, lui dirent ceux à qui elle parlait; mais si vous avez cette opinion, il ne faut jamais le voir. Au contraire, dit-elle, je loue son courage : heureuse qui peut l'imiter! Ah! ma sœur, s'écria Martésie, quelles funestes pensées roulent dans votre esprit! voulez-vous mourir? Non, répondit Zélonide d'un air ferme, l'autel n'est pas digne d'une telle victime;

mais j'atteste les dieux que.... Elle n'en put dire davantage, ses larmes étouffèrent ses plaintes et sa voix.

Marcassin ayant été informé de la manière dont Zélonide avait reçu son présent, s'indigna si fort, qu'il fut sur le point de rompre, et de ne la revoir de sa vie. Mais soit par tendresse ou par gloire, il résolut de suivre son premier dessein avec la dernière chaleur. Le roi et la reine lui remirent le soin de cette grande fête. Il l'ordonna magnifique : cependant il avait toujours un certain goût de marcassin très-extraordinaire. La cérémonie se fit dans une vaste forêt, où l'on dressa des tables chargées de venaison pour toutes les bêtes féroces et sauvages qui voudraient y manger, afin qu'elles se ressentissent du festin.

C'est en ce lieu que Zélonide, conduite par sa mère et par sa sœur, trouva le roi, la reine, leur fils sanglier et toute la cour, où les nouveaux époux se jurèrent un amour éternel. Marcassin n'aurait point eu de peine de tenir sa parole; pour Zélonide, il était aisé de connaître qu'elle obéissait avec beaucoup de répugnance : ce n'est point qu'elle ne sût

se contraindre, et cacher une partie de ses déplaisirs. Le prince, aimant à se flatter, se figura qu'elle céderait à la nécessité, et qu'elle ne penserait plus qu'à lui plaire. Cette idée lui rendit toute sa belle humeur. Et dans le temps que l'on commençait le bal, il se déguisa en astrologue, avec une longue robe; deux dames de la cour étaient de la mascarade. Il avait voulu que tout fût si pareil, qu'on ne pût les reconnaître, et l'on n'eut pas de peine à faire ressembler des femmes bien faites à un monstre comme lui.

Une de ces dames était confidente de Zélonide, Marcassin ne l'ignorait point; ce n'était que par curiosité qu'il ménagea ce déguisement. Après qu'ils eurent dansé une petite danse, car rien ne fatiguait davantage le prince, il s'approcha de sa nouvelle épouse, et lui fit de certains signes, en montrant un des astrologues masqués, qui persuadèrent à Zélonide que c'était son amie qui était auprès d'elle, et qu'elle lui montrait Marcassin. Hélas! lui dit-elle, voilà ce monstre que les dieux irrités m'ont donné pour mari; mais si tu m'aimes nous en déferons la terre cette nuit. Marcassin comprit par ce qu'elle lui disait, qu'il s'agissait d'un complot où il avait grande part. Il dit fort bas à Zélonide : Je suis résolu à tout pour votre service. Tiens, reprit-elle, voilà un poignard qu'il m'a envoyé, il faut que tu m'aides à l'égorger. Marcassin lui répliqua peu de chose, de crainte qu'elle ne reconnût son jargon qui était assez extraordinaine; il prit le poignard et s'éloigna d'elle.

Il revint ensuite sans masque lui faire des amitiés, qu'elle reçut d'un air assez embarrassé, car elle roulait dans son esprit le dessein de le perdre, et dans ce moment il n'avait guère moins d'inquiétude qu'elle. Est-il possible, disait-il, qu'une personne si jeune et si belle soit si méchante? que lui ai-je fait pour l'obliger à me vouloir tuer? Il est vrai que je ne suis pas beau, et que j'ai quelques défauts; mais qui n'en a pas? Je suis homme sous la figure d'une bête. Combien y a-t-il de bêtes sous la figure d'un homme! Cette Zélonide, que je trouvais si charmante, n'est-elle pas elle-même une tigresse! une lionne! ah! que l'on doit peu se fier aux apparences! Il marmottait tout cela entre ses dents, quand

elle lui demanda ce qu'il avait. Vous êtes triste, Marcassin? Ne vous repentez-vous pas de l'honneur que vous m'avez fait? Non, lui dit-il, je ne change pas aisément; je désire de faire finir le bal, car j'ai sommeil.

La princesse, ravie de le voir assoupi, pensait qu'elle aurait moins de peine à exécuter son projet. La fête finie, on ramena Marcassin et sa femme dans un chariot pompeux. Tout le palais était illuminé de lampes, qui formaient des petits cochons. L'on fit des cérémonies pour coucher le sanglier et la mariée. Elle ne doutait point que sa confidente ne fût derrière la tapisserie, de sorte qu'elle se mit au lit avec un cordon de soie sous son chevet, dont elle voulait venger la mort d'Ismène, et la violence qu'on lui avait faite. Marcassin profita du silence qui régnait; il fit semblant de dormir, et ronflait à faire trembler tous les meubles de sa chambre. Enfin tu dors, vilain porc! dit Zélonide, voici le terme arrivé de punir ton cœur de sa fatale tendresse. Elle se leva tout doucement, et courut à tous les coins appeler sa confidente; mais elle n'avait garde d'y être, puisqu'elle ignorait le dessein de Zélonide.

Ingrate amie, s'écriait-elle d'une voix basse, tu m'abandonnes; mais mon courage me servira. En achevant ces mots, elle passa doucement le cordon de soie autour du cou de Marcassin, qui n'attendait que cela pour se jeter sur elle. Il lui donna deux coups de ses grandes défenses sur la gorge, dont elle expira peu après.

Une telle catastrophe fit beaucoup de bruit. On accourut, et on vit avec surprise Zélonide mourante; on voulait la secourir, mais il se mit au-devant d'un air furieux; et lorsque la reine, qu'on était allé querir, fut arrivée, il lui raconta ce qui l'avait porté à la dernière violence contre cette malheureuse princesse.

La reine ne put s'empêcher de la regretter. J'avais trop prévu, dit-elle, les disgraces attachées à votre alliance; qu'elles servent au moins à vous guérir de la frénésie qui vous possède de vous marier; il n'y aurait pas moyen de voir toujours finir un jour de noce par une pompe funèbre. Marcassin ne répondit point; il se coucha, en faisant des ré-

flexions sur ses malheurs; il se reprochait la mort des deux plus aimables personnes du monde, et la passion qu'il avait eue pour elles, se réveillait à tout moment pour le tourmenter.

Infortuné que je suis! disait-il à un jeune seigneur, je n'ai jamais goûté aucunes douceurs dans le cours de ma vie. Si on parle du trône que je dois remplir, chacun répond que c'est dommage de voir posséder un si beau royaume par un monstre. Si je partage ma couronne avec une pauvre fille, au lieu de s'estimer heureuse, elle cherche les moyens de mourir ou de me tuer. Si je cherche quelques douceurs auprès de mon père et de ma mère, ils ne me regardent qu'avec des yeux irrités. Que faut-il donc faire dans le désespoir qui me possède? Je veux abandonner la cour. J'irai au fond des forêts mener la vie d'un sanglier de bien et d'honneur. Je ne ferai plus l'homme galant : je ne trouverai point d'animaux qui me reprocheront d'être plus laid qu'eux. Il me sera aisé d'être leur roi, car j'ai la raison pour partage. Je vivrai plus tranquillement avec eux, que je ne vis dans une cour destinée à m'obéir, et je n'aurai point de malheur d'épouser une laie qui se poignarde, ou qui me veuille étrangler. Ha! fuyons, fuyons dans les bois, méprisons une couronne dont on me croit indigne.

Son confident voulut d'abord le détourner d'une résolution si extraordinaire : il le voyait si accablé des continuels coups de la fortune, que dans la suite il ne le pressa plus de demeurer; et une nuit, que l'on négligeait de faire la garde autour de son palais, il se sauva jusqu'au fond de la forêt, où il commença à faire tout ce que ses confrères les marcassins faisaient.

Le roi et la reine ne laissèrent pas d'être touché d'un départ dont le seul désespoir était la cause : ils envoyèrent des chasseurs le chercher; comment le reconnaître? On prit deux ou trois sangliers, que l'on amena avec mille périls, et qui firent tant de ravages à la cour, qu'on résolut de ne plus s'exposer à de telles méprises. Il y eut un ordre général de ne plus tuer de sangliers, de crainte de rencontrer le prince.

Marcassin, en partant, avait promis à son favori de lui écrire; il avait em-

porte une ecritoire, et de temps en temps l'on trouvait une lettre fort griffonnée, à la porte de la ville, qui s'adressait à ce jeune seigneur : cela consolait la reine; elle apprenait par ce moyen que son fils était vivant.

La mère d'Ismène et de Zélonide ressentait vivement la perte de ses deux filles: tous les projets de grandeur qu'elle avait faits, s'étaient évanouis par leur mort; on lui reprochait que, sans son ambition, elles seraient encore au monde. La reine n'avait plus pour elle les mêmes bontés; elle résolut d'aller à la campagne avec Martésie, sa fille unique. Celle-ci était plus belle que ses sœurs ne l'avaient été, et sa douceur avait quelque chose de si charmant, qu'on ne la voyait point avec indifférence. Un jour qu'elle se promenait dans la forêt, suivie de deux femmes qui la servaient (car la maison de sa mère n'en était pas éloignée), elle vit à vingt pas d'elle un sanglier d'une grandeur épouvantable : celles qui l'accompagnaient s'enfuirent. Pour Martésie, elle eut tant de frayeur, qu'elle demeura immobile, sans avoir la force de se sauver.

Marcassin, c'était lui-même, la reconnut, et jugea, par son tremblement, qu'elle mourait de peur. Il ne voulut pas l'épouvanter davantage; mais il s'arrêta et lui dit : Martésie, ne craignez rien, je vous aime trop pour vous faire du mal : il ne tiendra qu'à vous que je vous fasse du bien; vous savez les déplaisirs que vos sœurs m'ont donnés, c'est une triste récompense de ma tendresse; je ne laisse pas d'avouer que j'avais mérité leur haine par mon opiniâtreté à vouloir les posséder malgré elles. J'ai appris, depuis que je suis habitant de ces forêts, que rien au monde ne doit être plus libre que le cœur; je vois que tous les animaux sont heureux, parce qu'ils ne se contraignent point; et je sens bien que je préférerais la mort à un hymen forcé. Si les dieux voulaient enfin s'apaiser, s'ils voulaient vous toucher en ma faveur, je vous avoue, Martésie, que je serais ravi d'unir ma fortune à la vôtre; mais hélas! qu'est-ce que je vous propose? voudriez-vous vivre avec un monstre comme moi, dans le fond d'une caverne?

Pendant que Marcassin parlait, Martésie reprenait des forces pour lui répon-

dre. Quoi! seigneur, s'écria-t-elle, est-il possible que je vous voie dans un état si peu convenable à votre naissance? La reine votre mère ne passe aucun jour sans donner des larmes à vos malheurs. A mes malheurs, dit Marcassin en l'interrompant! n'appelez pas ainsi l'état où je suis, j'ai pris mon parti, quoiqu'il m'en ait coûté. Ne croyez pas, Martésie, qu'une brillante cour fasse toujours notre félicité la plus solide; il est des douceurs plus charmantes, vous pourriez me les faire trouver, si vous étiez d'humeur à devenir sauvage avec moi. Et pourquoi, dit-elle, ne voulez-vous plus revenir dans un lieu où vous êtes toujours aimé? Je suis toujours aimé, s'écria-t-il! non, on n'aime pas les princes accablés de disgraces : comme l'on se promet d'eux mille biens, lorsqu'ils ne sont pas en état d'en faire, on les rend responsables de leur mauvaise fortune : on les hait plus que tous les autres. Mais à quoi m'amusé-je? si quelques ours ou quelques lions de mon voisinage passent par ici, et qu'ils m'entendent parler, je suis un Marcassin perdu. Résolvez-vous donc à venir passer vos beaux jours dans une étroite solitude avec un monstre infortuné, qui ne le sera plus, s'il vous possède. Marcassin, lui dit-elle, je n'ai eu jusqu'à présent aucun sujet de vous aimer; j'aurais encore sans vous deux sœurs qui m'étaient chères : laissez-moi du temps pour prendre une telle résolution. Vous me demandez peut-être du temps, lui dit-il, pour me trahir? Je n'en suis pas capable, répliqua-t-elle, et je vous assure que personne ne saura que je vous ai vu. Je reviendrai, n'en doutez pas. Ha! votre mère s'y opposera, on lui racontera que vous avez rencontré un sanglier terrible; elle ne voudra plus vous y exposer. Venez donc, Martésie, venez avec moi, je vous menerai dans une profonde grotte; un ruisseau plus clair que du cristal y coule : ses bords sont couverts de mousse et d'herbes fraîches, cent échos y répondent à l'envi à la voix plaintive des bergers amoureux et maltraités. C'est là que nous vivrons ensemble. Ou, pour mieux dire, reprit-elle, c'est là que je serai dévorée par de vos meilleurs amis. Ainsi ma mère, m'ayant perdue, me fera chercher partout; ces bois sont trop voisins de sa maison, on m'y trouverait.

Allons où vous voudrez, lui dit-il, l'équipage d'un pauvre sanglier est bientôt fait. J'en conviens, dit-elle, mais le mien est plus embarrassant; il me faut des habits de toutes saisons, des rubans, des pierreries. Il vous faut, ajouta Marcassin, une toilette pleine de mille choses inutiles! Quand on a de l'esprit et de la raison, ne peut-on pas se mettre au-dessus de ces petits ajustemens? Croyez-moi, Martésie, ils n'ajouteront rien à votre beauté, et je suis sûr qu'ils en terniront l'éclat. Ne cherchez point d'autre chose pour votre teint que l'eau fraîche et claire des fontaines; vous avez les cheveux tout frisés, d'une belle couleur, et plus fins que les rets où l'araignée prend l'innocent moucheron; servez-vous-en pour votre parure; vos dents sont aussi blanches que des perles, contentez-vous de leur éclat, et laissez les babioles aux personnes moins aimables que vous.

Je suis très-satisfaite de ce que vous me dites, répliqua-t-elle; mais vous ne m'ensevelirez pas au fond d'une caverne, n'ayant pour compagnie que des lézards et des limaçons. Ne vaut-il pas mieux

vous rendre avec moi chez le roi votre père? Je vous promets que s'il consent à notre mariage, j'en serai ravie. Et si vous m'aimez, vous devez me rendre heureuse, et me mettre dans un rang glorieux! Je vous aime, belle Martésie, reprit-il, mais vous ne m'aimez pas; l'ambition vous engagerait à me recevoir pour époux, j'ai trop de délicatesse pour m'accorder de ces sentimens-là. Vous avez une disposition naturelle, repartit Martésie, à juger mal de tout notre sexe; mais, seigneur Marcassin, c'est pourtant quelque chose de vous promettre une sincère amitié. Faites-y réflexion, vous me verrez dans peu de jours en ce même lieu.

Le prince prit congé d'elle, et se retira dans sa grotte ténébreuse, fort occupé de tout ce qu'elle lui avait dit. Sa bizarre étoile l'avait rendu si haïssable aux personnes qu'il aimait, que jusqu'à ce jour il n'avait pas été flatté d'une parole gracieuse; cela le rendait bien plus sensible à celles de Martésie, et son amour ingénieux lui ayant inspiré le dessein de la régaler, plusieurs agneaux, des cerfs et des chevreuils ressentirent

la force de sa dent carnassière. Ensuite il les arrangea dans sa caverne, attendant le moment où Martésie lui tiendrait parole.

Elle ne savait quelle résolution prendre; quand Marcassin aurait été aussi beau qu'il était laid, quand ils se seraient aimés comme Astrée et Céladon, c'est tout ce qu'elle aurait pu faire que de passer ainsi ses beaux jours dans une affreuse solitude; mais qu'il s'en fallait que Marcassin fût Céladon! Cependant personne n'avait eu jusqu'alors l'avantage de lui plaire, et elle était dans la résolution de vivre parfaitement bien avec le prince, s'il voulait quitter sa forêt.

Elle se déroba pour venir lui parler; elle le trouva au rendez-vous: il ne manquait jamais d'y aller dans la crainte de perdre le moment où elle y viendrait. Dès qu'il l'aperçut, il s'humilia à ses pieds, et lui fit connaître que les sangliers ont, quand ils veulent, des manières de saluer fort galantes. Ils se retirèrent dans un lieu écarté, et Marcassin la regardant avec des yeux pleins de feu et de passion : Que dois-je espérer, lui

dit-il, de votre tendresse? Beaucoup, lui dit-elle, si vous êtes dans le dessein de revenir à la cour; mais je vous avoue que je ne me sens pas la force de passer le reste de ma vie éloignée de tout commerce. Ah! lui dit-il, vous ne m'aimez point; il est vrai que je ne suis point aimable, mais je suis malheureux, et vous devriez faire pour moi, par pitié et par générosité, ce que vous feriez pour un autre par inclination. Eh! qui vous a dit, répondit-elle, que ces sentimens n'ont pas de part à l'amitié que je vous témoigne; croyez-moi, Marcassin, je fais encore beaucoup de vouloir vous suivre chez le roi votre père. Venez dans ma grotte, lui dit-il, venez juger vous-même de ce que vous voulez que j'abandonne pour vous.

A cette proposition elle hésita un peu, craignant qu'il ne la retînt malgré elle; il devina ce qu'elle pensait. Ah! ne craignez point, lui dit-il, je ne serai jamais heureux par des moyens violens. Martésie se fia à la parole qu'il lui donnait; elle descendit au fond de la caverne, elle y trouva tous les animaux qu'il avait égorgés pour la régaler. Cette espèce de

boucherie lui fit mal au cœur; elle en détourna les yeux, et voulut sortir au bout d'un moment; mais Marcassin prit l'air et le ton d'un maître, et lui dit : Martésie, je ne suis pas assez indifférent pour vous laisser la liberté de me quitter; j'atteste les dieux que vous serez toujours souveraine de mon cœur; des raisons invincibles m'empêchent de retourner chez le roi mon père; acceptez ici mon amour et ma foi; que ce ruisseau fugitif, que les pampres toujours verts, que le roc, que les bois et leurs hôtes soient témoins de nos sermens.

Elle n'avait pas la même envie que lui de s'engager, et était enfermée dans la grotte sans en pouvoir sortir. Pourquoi y était-elle allée? Elle pleura et fit des reproches à Marcassin. Comment pourrai-je me fier à vos paroles, lui dit-elle, vous manquez à la première que vous m'avez donnée? Il faut bien, lui dit-il en souriant à la marcassine, qu'il y ait un peu de l'homme mêlé avec le sanglier; ce défaut de parole que vous me reprochez, c'est justement l'homme qui agit; car, pour parler sans façon, les animaux ont plus d'honneur entr'eux que les hommes. Hélas! répondit-elle, vous avez le mauvais de l'un et de l'autre, le cœur de l'homme et la figure de la bête, soyez donc tout un ou tout autre, après cela je me résoudrai à ce que vous souhaitez. Mais, belle Martésie, lui dit-il, voulez-vous demeurer avec moi sans être ma femme? car vous pouvez compter que je ne vous permettrai point de sortir d'ici. Elle redoubla ses pleurs; il n'en fut point touché, et après avoir encore contesté long-temps, elle consentit à le recevoir pour époux, et l'assura qu'elle l'aimerait aussi chèrement que le plus aimable prince du monde.

Ses manières le charmèrent : il baisa mille fois ses mains, et l'assura qu'elle ne serait peut-être pas si malheureuse qu'elle avait lieu de le croire. Il lui demanda ensuite si elle mangerait des animaux qu'il avait tués. Non, dit-elle, cela n'est pas de mon goût; si vous pouvez m'apporter des fruits, vous me ferez plaisir. Il sortit, et ferma si bien l'entrée de la caverne, qu'il était impposible à Martésie de se sauver; mais elle ne l'aurait pas fait, quand elle l'aurait pu.

Marcassin chargea trois hérissons d'o-

ranges, de limes douces, de citrons et d'autres fruits, et la provision vint très-commodément jusqu'à la grotte; il y entra, et pria Martésie d'en manger. Voilà un festin de noces, lui dit-il, qui ne ressemble point à celui que l'on fit pour vos sœurs; mais j'espère qu'encore qu'il y ait moins de magnificence, nous y trouverons plus de douceur. Plaise aux dieux de le permettre ainsi, dit-elle! Ensuite elle puisa de l'eau dans sa main, et but à la santé du sanglier, qui en fut ravi.

Le repas ayant été très-frugal, Martésie rassembla toute la mousse, l'herbe et les fleurs que Marcassin lui avait apportées; elle en composa un lit assez dur, sur lequel le prince et elle se couchèrent. Elle eut soin de lui demander s'il aimait la tête haute ou basse, s'il avait assez de place, et de quel côté il dormait le mieux. Le bon Marcassin la remercia, et il s'écriait : Je ne changerais pas mon sort avec celui des plus grands hommes; j'ai trouvé ce que je cherchais; je suis aimé de celle que j'aime. Il lui dit cent jolies choses dont elle ne fut point surprise, car il avait beaucoup d'esprit; mais elle

ne laissa pas de se réjouir que la solitude où il vivait n'en eût rien diminué.

Ils s'endormirent, et Martésie s'étant réveillée, il lui sembla que son lit était meilleur que lorsqu'elle s'y était mise; touchant doucement Marcassin, elle trouvait que sa hure était faite comme la tête d'un homme, qu'il avait de longs cheveux, des bras et des mains: et ne put s'empêcher de s'étonner; elle se rendormit, et lorsqu'il fut jour, elle trouva que son mari était aussi Marcassin que jamais.

Ils passèrent cette journée comme la précédente. Martésie tut à son mari ce qu'elle avait soupçonné la nuit. L'heure de se coucher vint : elle toucha sa hure pendant qu'il dormait, et elle y trouva la même différence. La voilà bien en peine; elle était dans une inquiétude continuelle. Marcassin s'en aperçut avec un véritable désespoir. Vous ne m'aimez point, lui dit-il, ma chère Martésie, je suis un malheureux dont la figure vous déplaît; vous allez me causer la mort. Dites plutôt, barbare, que vous serez cause de la mienne, répliqua-t-elle; l'injure que vous me faites me touche si

sensiblement, que je n'y pourrai résister. Je vous fais une injure, s'écria-t-il, et je suis un barbare? expliquez-vous, car vous n'avez aucun sujet de vous plaindre. Croyez-vous, lui dit-elle, que je ne sache pas que vous cédez toutes les nuits votre place à un homme? Ah! lui dit-il, n'avez point cette pensée, ma chère Martésie; je serais jaloux des dieux mêmes; mais peut-être qu'en dormant vous vous forgez cette chimère. Martésie, honteuse de lui avoir parlé d'une chose qui avait si peu de vraisemblance, répondit qu'elle ajoutait tant de foi à ses paroles, qu'elle eût tout sujet de croire qu'elle ne dormait pas quand elle touchait des bras, des mains et des cheveux : elle soumettait son jugement, et qu'elle ne lui en parlerait plus.

En effet, elle éloignait de son esprit tous les soupçons qui venaient. Six mois s'écoulèrent avec peu de plaisir pour Martésie; car elle ne sortait pas de la caverne, de peur d'être rencontrée par sa mère ou par ses domestiques. Depuis que cette pauvre mère avait perdu sa fille, elle ne cessait de gémir; elle faisait

retentir les bois de ses plaintes et du nom de Martésie. A ces accens qui frappaient presque tous les jours ses oreilles, elle soupirait de ne pouvoir la soulager; mais Marcassin l'avait menacée, et elle le craignait autant qu'elle l'aimait.

Comme sa douceur était extrême, elle continuait sa tendresse au sanglier; elle était grosse, et quand elle se figurait que la race marcassine allait se perpétuer, elle ressentait une affliction sans pareille.

Il arriva qu'une nuit qu'elle ne dormait point et qu'elle pleurait doucement, elle entendit parler si proche d'elle, qu'encore que l'on parlât tout bas, elle ne perdait pas un mot de ce qu'on disait. C'était le bon Marcassin qui priait une personne de lui être moins rigoureuse, et de lui accorder ce qu'il lui demandait depuis si long-temps. On lui répondait toujours : Non, je ne le veux pas. Martésie demeura plus inquiète que jamais. Qui peut entrer dans cette grotte, disait-elle? elle n'eut garde de se rendormir. La conversation finie, elle entendit que la personne qui avait parlé au prince, sortait de la caverne, et peu après il

ronfla comme un cochon. Aussitôt elle se leva, voulant voir s'il était aisé d'ôter la pierre qui fermait l'entrée de la grotte, mais elle ne put la remuer. Comme elle revenait doucement et sans lumière, elle sentit quelque chose sous ses pieds, et s'aperçut que c'était la peau d'un sanglier; elle la prit et la cacha, puis elle attendit l'événement de cette affaire sans rien dire.

L'aurore paraissait à peine, lorsque Marcassin se leva; elle entendit qu'il cherchait de tous côtés : pendant qu'il s'inquiétait le jour vint; elle le vit si beau et si bien fait, qu'elle fut fort surprise. Ha! s'écria-t-elle, ne me faites plus un mystère de mon bonheur, je le connais, et j'en suis pénétrée, mon cher prince! Par quelle bonne fortune êtes-vous devenu le plus aimable de tous les hommes? Il fut d'abord surpris d'être découvert, mais se remettant ensuite : Je vais, lui dit-il, vous en rendre compte, ma chère Martésie, et vous apprendre en même temps que c'est à vous que je dois cette charmante métamorphose.

Sachez que la reine ma mère dormait un jour à l'ombre de quelques arbres, lorsque trois fées passèrent en l'air : elles la reconnurent, elles s'arrêtèrent. L'aînée la doua d'être mère d'un fils spirituel et bien fait; la seconde renchérit sur ce don; la cadette leur dit en riant : Il faut un peu diversifier la matière; le printemps serait moins agréable s'il n'était précédé par l'hiver : le prince donc que vous souhaitez charmant, je le doue d'être Marcassin jusqu'à ce qu'il ait épousé trois femmes, et que la troisième trouve sa peau de sanglier. A ces mots les trois fées disparurent. La reine avait entendu les deux premières distinctement, à l'égard de celle qui me faisait du mal, elle riait si fort, qu'elle n'y put rien comprendre.

Je ne sais moi-même tout ce que je viens de vous raconter, que du jour de notre mariage; comme j'allais vous chercher, je m'arrêtai pour boire à un ruisseau qui coule proche de ma grotte; soit qu'il fût plus clair qu'à l'ordinaire, ou que je m'y regardasse avec plus d'attention, par rapport au désir que j'avais de vous plaire, je me trouvai si épouvantable, que les larmes me vinrent aux

yeux, et je me disais qu'il n'était pas possible que je puisse vous plaire.

Tout découragé de cette pensée, je pris la résolution de ne pas aller plus loin. Je ne puis être heureux, disais-je, si je ne suis aimé, et je ne puis être aimé d'aucune personne. Je marmottais ces paroles, quand j'aperçus une dame qui venait à moi avec une hardiesse qui me surprit, car j'ai l'air terrible pour ceux qui ne me connaissent point. Marcassin, dit-elle, le temps de ton bonheur s'approche; si tu épouses Martésie, et qu'elle puisse t'aimer comme tu es, sois assuré qu'avant peu tu seras démarcassiné; dès la première nuit de tes noces, tu quitteras cette peau qui te déplaît si fort, mais reprend-la avant le jour et n'en parle point; sois soigneux d'empêcher qu'elle s'en aperçoive jusqu'au temps où cette grande affaire se découvrira.

Elle m'apprit, continua-t-il, tout ce que je vous ai raconté de la reine ma mère; je lui fis mes remercîmens pour les bonnes nouvelles qu'elle me donnait : j'allai vous trouver avec une joie mêlée d'espérance que je n'avais point

encore ressentie. Et lorsque je fus assez heureux pour recevoir des marques de votre amitié, ma satisfaction augmenta, et mon impatience était violente de pouvoir partager mon secret avec vous. La fée, qui ne l'ignorait pas, me menaçait la nuit des plus grandes disgraces, si je ne savais me taire. Ha! lui disais-je, madame, vous n'avez sans doute jamais aimé, puisque vous m'obligez de cacher une chose si agréable à la personne que j'aime le plus? Elle riait, et me défendait de m'affliger, parce que tout me devenait favorable. Cependant, ajouta-t-il, rendez-moi ma peau de sanglier; il faut bien que je la remette, de peur d'irriter les fées. Quoi que vous puissiez devenir, mon cher prince, lui dit Martésie, je ne changerai jamais pour vous, il me restera toujours une bonne idée de votre métamorphose. Je me flatte, dit-il, que les fées ne voudront pas nous faire souffrir long-temps, elles prennent soin de nous : ce lit, qui vous paraît de mousse, est d'excellent duvet et de laine; ce sont elles qui mettaient à l'entrée de la grotte tous les beaux fruits que vous avez mangés. Martésie ne se

lassait point de remercier les fées de tant de grâces.

Pendant qu'elle leur adressait ses complimens, Marcassin faisait les derniers efforts pour remettre la peau de sanglier; mais elle était devenue si petite, qu'il n'y avait pas de quoi couvrir une de ses jambes. Il la tirait tant qu'il pouvait, rien n'y faisait. Il était bien triste, et déplorait son malheur, car il craignait que la fée qui l'avait marcassiné ne vînt la lui remettre pour long-temps. Hélas! ma chère Martésie, disait-il, pourquoi avez-vous caché cette fatale peau? c'est peut-être pour nous en punir que je ne puis m'en servir comme je faisais. Martésie pleurait de son côté; c'était un sujet d'affliction bien singulier, de pleurer parce qu'il ne pouvait devenir marcassin.

Dans ce moment la grotte trembla, puis la voûte s'ouvrit; ils virent tomber six quenouilles chargées de soie, trois blanches et trois noires, qui dansaient ensemble. Une voix sortit d'elles, qui dit : Si Marcassin et Martésie devinent ce que signifient ces quenouilles blanches et noires, ils seront heureux. Le prince rêva un peu, et dit : Je devine que les trois quenouilles blanches signifient les trois fées qui m'ont doué à ma naissance. Et moi, s'écria Martésie, je devine que ces trois noires signifient mes deux sœurs et Coridon. En même temps les fées parurent à la place des quenouilles blanches. Ismène, Zélonide et Coridon parurent aussi. Rien n'a jamais été si effrayant que ce retour de l'autre monde. Nous ne venons pas de si loin que vous le pensez, dirent-ils à Martésie; les prudentes fées ont eu la bonté de nous secourir, et dans le temps que vous pleuriez notre mort, elle nous conduisaient dans un château où rien n'a manqué à nos plaisirs, que celui de vous voir avec nous.

Quoi! dit Marcassin, je n'ai pas vu Ismène et son amant sans vie, et ce n'est pas de ma main que Zélonide a perdu la sienne? Non, dirent les fées, vos yeux fascinés sont dupes de nos soins; tous les jours ces aventures arrivent. Vous m'allez jeter dans d'étranges doutes, dit le prince Marcassin : il semble, à vous entendre, qu'il ne faut pas même croire ce qu'on voit. La règle n'est pas toujours générale, répliquèrent les fées;

mais il est indubitable qu'on doit suspendre son jugement sur bien des choses, et penser qu'il peut entrer quelque chose de féerie dans ce qui nous paraît de plus certain.

Le prince et sa femme remercièrent les fées de l'instruction qu'elles venaient de leur donner, et de la vie qu'elles avaient conservée à des personnes qui leur étaient si chères. Mais, ajouta Martésie en se jetant à leurs pieds, puis-je espérer que vous ne ferez plus reprendre cette vilaine peau de sanglier à mon fidèle Marcassin? Nous venons vous en assurer, dirent-elles, car il est temps de retourner à la cour. Aussitôt la grotte prit la figure d'une superbe tente, où le prince trouva plusieurs valets de chambre qui l'habillèrent avec magnificence. Martésie trouva de son côté des dames d'atour, et une toilette d'un travail exquis, où rien ne manquait pour la coiffer et pour la parer; ensuite le dîné fut servi comme un repas ordonné par les fées, c'est en dire assez.

Jamais joie n'a été plus parfaite : tout ce que Marcassin avait souffert de peine n'égalait point le plaisir qu'il avait de se voir non-seulement homme, mais un homme infiniment aimable. Après que l'on fut sorti de table, plusieurs carrosses magnifiques, attelés des plus beaux chevaux du monde, vinrent à toute bride. Ils y montèrent avec le reste de la petite troupe. Des gardes à cheval marchaient devant et derrière le carrosse. C'est ainsi que Marcassin se rendit au palais.

On ne savait à la cour d'où venait ce pompeux équipage, et l'on savait encore moins qui était dedans, lorsqu'un héraut le publia à haute voix, au son des trompettes et des timbales : tout le peuple ravi accourut pour voir son prince. Tout le monde en demeura charmé, et personne ne voulut douter de la vérité d'une aventure qui paraissait pourtant bien douteuse.

Ces nouvelles étant parvenues au roi et à la reine, ils descendirent promptement jusque dans la cour. Le prince Marcassin ressemblait si fort à son père, qu'il aurait été difficile de s'y méprendre; on ne s'y méprit pas non plus. Jamais allégresse n'a été plus universelle. Au bout de quelques mois elle augmen-

ta encore, par la naissance d'un prince qui n'avait rien du tout de la figure ni de l'humeur marcassine.

Le plus grand effort du courage,
Lorsque l'on est bien amoureux,
Est de pouvoir cacher à l'objet de ses vœux
Ce qu'à dissimuler le devoir nous engage.
Marcassin sut par là mériter l'avantage
De rentrer triomphant dans une auguste cour.
Qu'on blâme, j'y consens, sa trop faible tendresse,
Il vaut mieux manquer à l'amour
Que de manquer à la sagesse.

Hélas ! ma chère Martésie, pourquoi avez-vous caché cette peau !